

Exercice d'observation : la cloche de Lapérouse, dispositif tactile au musée national de la Marine de Paris, samedi 3 et dimanche 4 février, 2024.

Ce travail présente une analyse de deux séances d'observation au musée national de la Marine, place du Trocadéro, Paris, concentrées sur l'un des nouveaux dispositifs mis en place pendant la rénovation de cinq ans du site. Le fac-similé de la cloche de Lapérouse caractérise deux des cinq objectifs du nouveau musée, faisant « de la visite au musée une expérience et une source de plaisir en répondant aux attentes du public en matière d'outils de médiation », tout en mettant les collections en « perspective pour les rendre plus accessibles au public »¹. L'originale problématique de ces observations étant d'observer quels publics utilisent le dispositif, j'anticipais que ce travail serait une présentation du profil des utilisateurs, analysant le nombre des personnes en situations de handicap, notamment le public malvoyant, et comment ils trouvent l'expérience. Cependant, le présupposé d'un public handicapé a été contredit par les résultats des observations : parmi les 111 personnes répertoriées, aucune n'était aveugle ou malvoyant, ce qui a conduit à des observations plus générales. Dans un premier temps, ce travail comprend une analyse méthodologique, avant d'introduire les matériaux empiriques et quelques analyses sociologiques, avec l'aide d'une base de données (annexe 2) qui rassemble les informations recherchées sur le terrain.

Étant limitée de faire mes observations pendant le week-end, je choisis la fin de la journée au samedi 3 février pour la première séance d'observation, pour éviter que les utilisateurs éventuels du dispositif ne soient que les familles. Or, après une attente de trente minutes pour entrer au musée, je commence l'observation d'une heure à 17h35, sachant que la fermeture du musée a lieu à 19h et la fermeture des salles commence à 18h30. Je me mets quand même en position d'observation, ayant sélectionné le dispositif de la cloche du naufrage Lapérouse en raison de sa nature moins ludique que d'autres nouveaux outils de médiation au musée, espérant que j'aurai une coupe transversale des visiteurs du musée. Malgré l'heure tardive de la première séance, j'observe 18 groupes d'utilisateurs, soit 34 personnes au total, un chiffre globalement raisonnable pour un seul dispositif dans un musée de grande taille. Il est vrai qu'après 18h, le temps s'écoule

¹« Le futur musée national de la Marine : un grand musée maritime pour la France », musée national de la Marine, dossier de presse novembre 2019, p. 8.

un peu plus entre les groupes d'utilisateurs. Ce constat, ajouté à l'impression que je développais des bonnes pratiques au cours de l'observation que je voulais explorer davantage, me conduit à refaire une séance d'observation au début de la journée muséale le lendemain. Ainsi, j'y vais le dimanche 4 février à midi, le musée n'ouvrant qu'à 11h, et j'observe 49 groupes d'utilisateurs, 77 personnes, au cours de la même période d'observation. En effet, pendant les premières 17 minutes de la séance de dimanche, je note le même nombre de personnes ayant interagi avec le dispositif que pendant toute l'heure de samedi. Les données collectées au cours de ces deux heures ne peuvent pas toutes être présentées dans ce travail, donc je présente ici des conclusions qui me semblent les plus pertinentes. Toute suggestion sociologique sur le profil des visiteurs est proposée en reconnaissant la subjectivité des données et les conditions de leur collecte.

La salle où se déroulent mes observations se trouve dans la partie du parcours « Tempêtes et les naufrages », juste avant d'atteindre la célèbre vague du musée (voir figure 1). Le fac-similé de la cloche est installé sur une borne, à proximité de vitrines contenant d'autres objets naufragés, dont la vraie cloche de Lapérouse, de taille identique à sa réplique. La cloche est accompagnée d'un cartel numérique à sa droite, affichant une séquence audiovisuelle en français, en langue des signes française (LSF), en français facile à lire et à comprendre (FALC), ainsi qu'en anglais. Des cartels en braille sont positionnés devant le fac-similé de la cloche, et à sa gauche se trouve un cartel en forme de drapeau rouge, signalant le parcours du musée intitulé « Essentiel »². Deux casques audios sont connectés au cartel numérique de la cloche, et deux tabourets, rangés sous la table, sont amovibles si une personne en fauteuil roulant souhaite s'approcher du dispositif. La table est entourée sur trois côtés de peintures spectaculaires ; la plus grande, au centre, s'agit de « L'Incendie du Kent », 1827, par Théodore Gudin, celle de gauche représente « La vue de Saint Malo » de Jean-François Hue, 1798, et à droite se trouve le « Coup de vent sur la rade d'Alger », également de Gudin, datant de 1835. Je me positionne de manière à avoir les utilisateurs de la table dos à moi, dans le but d'être une observatrice passive et discrète. Les deux jours, je me suis présentée au gardien de salle avant de commencer, mais à part cette étape, j'essaie de ne rien perturber sur le terrain.

Je note chaque personne utilisant le dispositif, ainsi que quelques observations sur d'autres aspects de la salle ou du musée, pour ensuite préparer la base de données en annexe qui facilitera

² La parcours Essentiel s'agit de huit tables de médiation proposant des outils accessibles, en libre accès.

une analyse statistique. Comme introduit précédemment, j'utilise la terminologie de « groupes d'utilisateurs » car ils arrivent normalement au dispositif en même temps, mais je compte également le nombre de personnes dans chaque groupe. La problématique initiale, axée sur l'utilisation du dispositif par les personnes en situation de handicap, n'étant pas aboutie, je me concentre sur le comportement des visiteurs de manière statistique. Pendant l'heure du samedi, 18 groupes utilisent le dispositif, dont 8 touchent le fac-similé de la cloche, 10 utilisent le cartel numérique, 5 utilisent les casques audios, et 7 profitent des sièges. Le dimanche, le nombre de groupes atteint 49, dont 19 touchent la cloche, 30 utilisent l'écran, 11 les casques audios, et 6 les sièges. La majorité des visiteurs le samedi (11 groupes, soit 61 %) sont des couples, tandis que le dimanche 27 « groupes » (55 %) sont seuls, et 35 %, soit 17 personnes, sont en binôme.

Je note également le temps passé devant le dispositif pour chaque groupe. Les moyennes obtenues révèlent presque les mêmes résultats pour les deux jours ; une minute et quatorze secondes pour le samedi et une minute et dix-sept secondes pour le dimanche. Tous les visiteurs qui démarrent le cartel numérique le font en français, sans exception, bien que l'offre soit offerte en anglais, indiquant une fréquentation domestique bien plus élevée que d'habitude dans un musée national au capital³. De ce que j'aperçois, personne n'utilise l'option en LSF, et 2 groupes choisissent l'option FALC avant de passer au français traditionnel (groupes 29, 49 du dimanche - colonne A de la base de données). L'âge estimé des utilisateurs varie de moins de deux ans à 80 ans pendant les deux jours, mais le samedi soir les personnes de 20 à 40 ans représentent le groupe le plus large à 44,1 % des visiteurs. Le dimanche, les quarantennaires et les cinquantennaires sont les plus présents, à 33,8 % des utilisateurs, pendant que 19,5 % des visiteurs le dimanche sont approximativement mineurs, comparé aux 6 personnes le samedi, ou 17,6 % du groupe. Ces âges sont estimés subjectivement de ma part, par défaut de ne pas pouvoir demander les âges au public sans détourner l'observation passive en forme d'enquête active.

Une première observation sur le comportement des gens concerne le simple fait que lorsque les tabourets sont rangés ou trop éloignés du dispositif, le visiteur est moins susceptible de s'asseoir. Je note dans le journal de terrain ma volonté de les ranger le samedi pendant la pause de six minutes entre les groupes autour de 17h55 ; les deux tabourets étant éloignés de la table, et

³ « Les musées nationaux sous tutelle du ministère de la Culture : Touristes internationaux », *Patrimostat 2023 : Fréquentation des patrimoines*, p. 23

mon rôle d'observatrice devenant moins intéressant, vraisemblablement, par conséquent (voir figure 2). Inversement, le dimanche, je note qu'à 12:56:47 le groupe 34 ne range pas les sièges et que je verrai peut-être plus de visiteurs s'asseoir. Or, après quelques secondes, le gardien de la salle le fait, et je réfléchis dans mon journal que son intervention porte une influence directe sur l'engagement avec le dispositif. Comparons le taux d'utilisation des tabourets plus élevé le samedi que le dimanche, malgré la différence entre le nombre d'utilisateurs des deux jours. Six groupes profitent des sièges le dimanche, tandis qu'un groupe de plus les utilise le samedi. Au premier jour, trois instances parmi ces sept concernent des enfants de moins de dix ans, s'asseyant d'abord (groupes 2, 6, 17). De plus, pour les quatre autres groupes assis, je note un sentiment lié à leur non-engagement avec les informations données (groupes 1, 3, 15, 16), suggérant que la fatigue muséale à la fin de la journée est plus motivante que le contenu. En effet, le dimanche j'observe pendant trente minutes avant qu'un couple ne s'assoie ; pendant ce temps, quatre groupes différents restent debout aux alentours de quatre minutes devant la table (groupes 15, 25, 28, 29) (voir figure 3). Je note que « Stools are tucked under today: less obvious », et bien que la fatigue à la fin de la journée ne soit pas insignifiante en influençant le visiteur du musée, l'effet du tabouret rangé me semble d'autant plus important. La séquence des visiteurs qui utilisent les supports quand ils ne sont pas rangés à partir de 13:03 le dimanche en témoigne, un fait qui valide mon choix de non-intervention pour ne pas manipuler les résultats. Je distingue ici une certaine passivité chez le visiteur qui se laisse diriger par la présence, ou pas, du tabouret, que j'identifie également dans l'interaction avec le fac-similé tactile de la cloche.

À certains moments pendant la séquence audiovisuelle du cartel numérique, le visiteur est invité à placer ses mains sur certaines parties de la cloche. Un phénomène que je remarque en salle, ainsi qu'en créant la base de données, est que la plupart des adultes touchent la cloche aux moments où le dispositif numérique le suggère, pendant que plusieurs enfants la touchent dès leur arrivée à la table, ou à plusieurs moments spontanément (voir figure 4). Parfois, l'enfant est trop jeune pour lire ce qui est écrit, comme la fille dans le groupe 4 du dimanche, mais parfois, comme le cas du garçon du groupe 42 du dimanche, il est attiré par la cloche, et déclenche la séquence audiovisuelle après. Prenons le dimanche comme exemple, trente groupes s'engagent avec le cartel numérique et pendant que quatorze de ces groupes ne touchent pas la cloche, parmi ces quatorze, onze sont physiquement empêchés de toucher la cloche par d'autres groupes devant eux à la table. C'est-à-

dire, seulement trois groupes (groupes 1, 3, 39) regardent l'écran et résistent à toucher le dispositif, d'où la conclusion de la passivité.

Or, je souligne quelques préoccupations méthodologiques avec cette théorie. J'identifie treize autres groupes qui n'utilisent ni le cartel numérique ni ne touchent la cloche ; puis-je dire qu'ils l'auraient fait s'ils avaient regardé l'écran ? Ou, pour les onze groupes qui regardent l'écran mais sont empêchés par d'autres groupes de toucher la cloche, auraient-ils agi différemment s'ils en avaient eu la possibilité ? De plus, dois-je réserver la qualification d'« utiliser l'écran » seulement aux gens qui regardent toute la séquence audiovisuelle ? Le total descend alors de trente à huit groupes (15, 25, 28, 29, 34, 42, 48, 49), pour l'ensemble du dimanche, qui *utilisent* le cartel numérique, et parmi ces huit groupes, six touchent la cloche avant d'être dirigés à le faire. Ces questions prises en compte, la malléabilité des individus face aux instructions institutionnelles pourrait représenter un angle d'analyse à poursuivre dans d'autres sessions d'observation. La subjectivité d'une telle analyse, basée sur les décisions internes des visiteurs, doit être prise en considération, mais en définissant plus précisément les paramètres d'observation, une conclusion approximative pourrait être explorée en profondeur.

En conclusion, bien que la problématique initiale visant à analyser le dispositif pour les personnes en situation de handicap, en particulier les personnes aveugles ou malvoyantes, ne soit plus au cœur de cette étude, je cherche à fournir un aperçu statistique d'un dispositif du musée à deux moments de la journée.⁴ Comme évoqué plus haut, toutes les données générées au cours des deux heures d'observation ne sont pas exhaustivement traitées ici, et je me concentre davantage sur les comportements des visiteurs du musée face à cet objet. Je souligne la faillibilité de ces données, ayant remarqué que j'étais capable d'écrire plus sur chaque personne le samedi, incluant dans mon journal de terrain où elles vont après la cloche, les bribes de conversation et plus de détails sur mes pensées pendant la séance. En revanche, le dimanche, j'essayais principalement de répondre aux critères inclus dans la base de données, compte tenu de l'affluence élevée à la table, ce qui ne m'a pas permis les mêmes moments de réflexion entre les visiteurs ni le temps nécessaire pour prendre autant de notes. Quoi qu'il en soit, les conclusions proposées, et les détails trouvés

⁴ J'insiste sur les limites d'une analyse statistique d'un sujet aussi subjectif que le comportement humain. A ce sujet, voir : vom Lehn, D., Heath, C., Knoblauch, H., (2001), « Configuring Exhibits: The interactional production of experience in museums and galleries » in Knoblauch, H. and Kotthoff, H. (eds.) *Verbal Art Across Cultures: The aesthetics and proto-aesthetics of communication*, pp. 281-297.

dans la base de données restent pertinentes pour contribuer en partie à une analyse future des nouveaux outils de médiation du musée national de la Marine à Paris.